

Les grands intermédiaires culturels de la République des Lettres. Etudes de réseaux de correspondances du XVI^e au XVIII^e siècles, présentées par Christiane Berkvens-Stevelinck, Hans Bots et Jens Häselser, Paris, Honoré Champion, 2005, Les dix-huitièmes siècles (91). Un vol. 22 x 15 de 454 p.

L'ouvrage se comprend dans l'ensemble des travaux, menés de longue main par les éditeurs, sur la République des Lettres. Il ambitionne avec succès de cerner, à travers la monographie épistolaire de quatorze intermédiaires culturels, parmi les plus importants de l'âge moderne, les différents constituants d'une communication internationale par laquelle est passée l'évolution culturelle, littéraire, scientifique et philosophique de la période. Les réseaux épistolaires ne sont pas seulement source d'information et moyen d'échanges divers : ils permettent une mise à l'épreuve de résultats, une coordination de groupes de recherche, une diffusion élargie des travaux individuels et collectifs des savants et érudits. À cet égard, leur influence est comparable à celle des périodiques, et nombre de ces épistoliers furent à la fois des savants et des journalistes, mettant souvent à profit leur position dans les institutions – bibliothèques, académies – ou les sociétés savantes et littéraires, pour créer des réseaux susceptibles de servir leurs idéaux.

La conception de l'ouvrage en fait un dictionnaire historique et critique moderne. Une telle perspective se remarque dans le traitement des notices qui déclinent la carrière de l'intermédiaire, la nature socio-culturelle du réseau, la masse respective de la correspondance active et passive et ses fluctuations, les aires de contact épistolaire et leur évolution, le contenu général des lettres. Les études montrent notamment comment le réseau épistolaire participe à/d'une stratégie de diffusion des connaissances qui peut aussi bien avoir une dimension politique ou économique. Chaque article propose un appendice où se rangent tableaux, bibliographies, cartes, graphiques divers sur la masse des correspondances ou les origines géographiques des correspondants...

Ainsi, après une présentation minutieusement problématisée par H. Bots et C. Berkvens-Stevelinck, qui définit précisément la notion centrale d'intermédiaire culturel (p. 24), la revue commence par Érasme et s'achève par Formey. Ajoutons à cet aperçu des aspects théoriques une définition de la correspondance proposée par E. van Meerkerk (p. 220) et surtout la distinction habilement élaborée par J.-P. Vittu entre trois types de commerce épistolaire : la liaison, le circuit et le réseau, ce dernier terme étant réservé aux échanges les plus durables (p. 195). Dans l'ensemble, la seconde moitié du XVIII^e siècle paraît un peu en reste, en dépit de toutes les correspondances littéraires qui se développent à cette époque. Mais il est vrai que, par leur destination aristocratique restreinte, les correspondances secrètes ne se signalent guère comme un « trait d'union entre des mouvances culturelles différentes » (*ibid.*) et que celles des principaux écrivains ont déjà donné lieu à d'amples travaux. Ainsi, l'économie du livre paraît-elle soigneusement concertée.

L'article de C. L. Heesakkers montre comment la correspondance d'Érasme (1467 ?-1536), jusque dans le choix de ses correspondants et l'obligation qui lui est faite d'éditer ses lettres, reflète son humanisme, sa foi dans l'unité de la chrétienté et ses combats. Pour les frères Dupuy, qui reprennent d'un idéal de la Renaissance ainsi perpétué dans la République des Lettres l'idée d'une liberté de parole, leur correspondance est éminemment politique, miroir de la vie du Cabinet. J. Delatour note même qu'il y a sans doute là une sorte d'aménagement stratégique des contenus, quand on observe les correspondances contemporaines d'un Mersenne ou d'un Peiresc. La correspondance de ce dernier (1580-1635) se marque, en effet, d'emblée par son idiosyncrasie : extérieure à Paris, elle donne d'utiles renseignements sur le monde méditerranéen. Peiresc, P. N. Miller le souligne, était un orientaliste sérieux qui avait des relations avec les diplomates et aimait particulièrement les sciences de la nature. En ce sens, ses lettres permettent de comprendre ses goûts. La

correspondance d'Hugo Grotius (1583-1645), capitale en raison du rôle important joué par le juriste dans la République des Lettres, est dans la continuité de la tradition érasmienne : H. Nellen rappelle que Grotius avait l'ambition profonde de susciter une unification de la chrétienté. Hans Bots retrace, quant à lui, le rôle de Marin Mersenne (1583-1648), véritable « secrétaire général de la République des Lettres », en soulignant ses relations avec d'autres intermédiaires, les Dupuy, Peiresc et l'abbé Bignon. Son rêve était de constituer une grande académie internationale, dans laquelle la correspondance servirait la diffusion de connaissances scientifiques, ambition qui s'explique par le fait que, pour Mersenne, la science mène vers Dieu. Émigré de l'autre côté de la Manche, l'industriel Brêmois Henry Oldenburg (1617-20 ?-1677), présenté par J.-P. Vittu, sert d'intermédiaire pour les savants de toute l'Europe en devenant le secrétaire de la *Royal Society* et surtout l'« agent d'information » pour les *Philosophical Transactions*. Un autre savant important, C. Huyghens (1629-1695), qu'E. van Meerkerk n'hésite à regarder comme l'incarnation de l'esprit de la République des Lettres, fournit une correspondance bifide qui distingue nettement le réseau savant du réseau familial, beaucoup plus nombreux. Cette séparation souligne l'instrumentalisation de la correspondance savante à des fins de recherche et de carrière, par opposition à celle de la famille où se lit l'intimité. Otto Mencke (1644-1707) intervient, pour sa part, dans la République comme le fondateur des *Acta eruditorum*. Son réseau n'est pas uniquement composé de savants, il s'appuie aussi sur des libraires de réputation internationale : selon Huub Laeven, sa correspondance est donc avant tout une correspondance d'affaires, bien que s'y lise l'ambition de créer une *Bibliothek des allgemeinen Wissens* (Bibliothèque du savoir universel). N. Gädeke propose une synthèse sur l'un des plus fameux intermédiaires, Gottfried Wilhelm Leibnitz (1646-1716) : loin de se limiter à l'échange d'informations, sa correspondance est une sorte de forum de discussion entre savants de France et d'Allemagne, qui s'ouvre aussi vers la Suède, la Russie et la Chine. Le développement du réseau de Bayle (1662-1706) répond, de son côté, très exactement au moment où il lance les *Nouvelles de la République des Lettres*. A. Mac Kenna fait un point précis sur l'édition en cours de cette correspondance, laquelle sert véritablement au journaliste de laboratoire d'écriture. L'épistolier pratique volontiers une « écriture codée » où le sous-entendu ironique se rapporte aux événements contemporains, notamment religieux, à ceux-là mêmes auxquels, bon gré mal gré, il se trouve mêlé. L'abbé Paul Bignon (1662-1743) connaît, quant à lui, une carrière beaucoup plus tranquille, promu par Pontchartrain dans toutes les grandes institutions du temps, Académie des Sciences, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et *Journal des savants*. En 1718, il se charge de la Bibliothèque du Roi. Toutes ces fonctions appellent une correspondance nourrie. Mais peu d'originaux ont été conservés, note F. Bléchet, et les lettres privées sont rares. Quoi qu'il en soit, les réseaux établis par Bignon reflètent son activité comme homme de pouvoir, bibliothécaire et savant. La correspondance lui permet ainsi de promouvoir les institutions françaises comme le Jardin du Roi. Elle marque sa foi en une République des Lettres « irénique » en dépit des déchirements dus aux conflits religieux. Pour la vie du Refuge huguenot, Prosper Marchand (1678-1756) était inévitable : il représente le type même de l'épistolier dont la correspondance offre une définition de la République des Lettres à partir d'une caractérisation des réseaux – cela dit, il en est de même de beaucoup des intermédiaires. Ces réseaux sont ceux des huguenots du Refuge, des journalistes et des libraires. Toute une histoire de la communauté du livre transparait à la lumière de cette correspondance, car le réseau est alors, selon l'expression de C. Berkvens-Stevelinck, « vecteur de textes » imprimés et manuscrits de prime importance pour révéler ce qui fait de Marchand un intermédiaire idéologique des Lumières. On a en tête les écrits de Gottsched (1700-1766) sur le théâtre français et son opposition à Lessing, mais on le saisit beaucoup moins comme un intermédiaire culturel – il est d'ailleurs piquant de constater que sa correspondance est généralement écrite en allemand et qu'il avait assez peu

de correspondants en France. Son réseau, si l'on suit les analyses de D. Döring, reste assez nettement germanique et a surtout servi à faire connaître les institutions qu'il a lui-même fondées ou dont il était membre. Pour Jean-Henri-Samuel Formey (1711-1797), enfin, les travaux de J. Häselser permettent de montrer comment un réseau (celui des réformés) s'élargit pour devenir « un point de passage entre les deux structures réticulaires de communication savante » – journaux et académies. Les rapports qu'on peut établir entre ces deux modes de communication, mettent en lumière les critères d'impartialité et d'indépendance auxquels l'académicien berlinois était attaché et qui témoignent de l'inflexion que les Lumières ont fini par donner à la notion de République des Lettres.

Comme on peut s'y attendre, une lecture transversale de l'ouvrage signale les persistances et les évolutions, et tout d'abord l'idéal d'unité qui hante tous les esprits de la République, mais que l'on peut aussi saisir comme un désir assez naturel chez nombre de ces correspondants qui avaient subi l'émigration ou appartenaient à des familles mixtes.

L'orientation géographique souligne aussi parfois l'identité de certains réseaux, car il est assez rare de les voir se développer hors des limites occidentales de l'Europe – même les pays du Nord sont rarement l'objet des réseaux des intermédiaires étudiés. On retiendra donc particulièrement ceux d'entre eux qui, dès le XVII^e siècle, entretiennent des relations avec la Grande Porte (Peiresc) ou la Chine (Leibnitz).

Sur le plan d'une histoire de la communication écrite, on remarquera une tension entre deux états : il en est des correspondances *quasi* complètes que quelques découvertes peuvent parachever, comme celle d'Erasmus, et d'autres encore incertaines qui exigent prudence et recherches complémentaires. C'est dire que les résultats ne sont pas toujours à mettre sur le même plan, bien que les conclusions tendent à saisir des perspectives que l'étude d'autres correspondances paraît recouper. Il suffit de s'appesantir sur l'enquête de N. Gädeke qui porte sur l'année 1699 dans la correspondance de Leibniz pour s'apercevoir que des enquêtes approfondies qui ne reposent pas encore sur des sources suffisantes, comme celle menée en son temps par Gerber, aboutissent à des approximations gênantes. Toute la fragilité de certaines enquêtes est là, mais aussi tout le courage de ceux qui, conscients de cette difficulté, ont tenté d'offrir une interprétation au moins quantitative d'un état provisoire. En revanche, la nouveauté s'aperçoit aisément lorsqu'une étude propose un bilan panoramique de l'ensemble d'une correspondance en cours de publication, comme celle de Bayle, ou telle synthèse sur une correspondance déjà bien éditée.

Dans l'ordre d'une histoire de la civilisation, certains intermédiaires se dotent d'une fonction de transition ou de renouvellement. D'autres apparaissent comme des fondateurs, et Erasmus le premier d'entre eux. Tous orientent à des degrés divers la vie culturelle et intellectuelle de leur époque en en infléchissant le cours. Les notices soulignent aussi les multiples entraves que rencontrent l'acheminement du courrier ou la continuation d'une correspondance : elles peuvent être biographiques, idéologiques, matérielles ou conjoncturelles. Il est aussi très intéressant de voir le réseau se tisser dans les mailles mêmes des notices : Formey est en contact avec Marchand, Bayle avec les frères Dupuy... Par la pertinence du choix de ces grands intermédiaires, les notices constituent une représentation des échanges qu'elles étudient. Un regret, toutefois, dans la présentation générale : le nombre de coquilles et un manque d'uniformisation dans les notes infrapaginales. A ce défaut mineur près, on l'aura compris, le livre est remarquable par le point de vue socio-historique qu'il fournit sur le fonctionnement de la République des L/lettres. Pour le plaisir du lecteur, il est agrémenté de très nombreuses illustrations : portraits des intermédiaires, manuscrits, schémas, toutes fort utiles à la clarté de l'ensemble.